

Table ronde 2 : Les recherches de provenance : problématiques, outils et bonnes pratiques

Elise Patole-Edoumba, Directrice des musées et du muséum de La Rochelle
Conservateur en chef du patrimoine

Titre de l'intervention : « Terrains ethnographiques au musée et dans les pays d'origine »

Bonjour à toutes et à tous,

Je vais vous présenter les axes de recherche que nous développons aujourd'hui au sein du muséum de la Rochelle et qui sont inscrits dans notre PSC.

Une petite présentation très rapide, je ne vais m'étendre sur l'histoire de l'institution, mais pour que vous compreniez dans quel cadre cette proposition s'effectue. Le muséum de la Rochelle est une institution relativement ancienne puisqu'elle remonte au XVIII^e siècle, avec la particularité d'avoir encore un cabinet d'histoire naturelle authentique. C'est comme tous les musées en Région, une explosion et un fort développement au cours du XIX^e siècle, avec bien évidemment, principalement des collections d'histoire naturelle, puisque c'est un muséum d'histoire naturelle avant tout. Et puis un grand programme de rénovation qui s'est opéré entre 1994 et 2017, avec une ouverture importante et un redéploiement des collections aujourd'hui sur cinq niveaux d'exposition.

Nous conservons environ 350 000 items, parties de dinosaures jusqu'aux insectes. Et parmi ces 350 000 items, on répertorie un peu plus de 5 500 objets ethnographiques provenant d'Afrique, d'Asie du Sud Est, d'Océanie et des Amériques. S'ajoutent à cela 2 000 objets archéologiques provenant de ces différents continents. Entrent aussi en collection, quelques ouvrages, des documents, des archives, et un fonds d'art graphique qui relève aussi de l'extra occidental, (à l'exemple du fonds de dessins d'Audubon).

Les collections ethnographiques ont été constituées au début du XX^e siècle, entre 1913 et 1954, avec le travail d'un conservateur qui était à la base naturaliste et qui était passionné d'ethnographie. Il fait rentrer l'essentiel des collections. Il y avait un petit fonds de 100 pièces, avant sa prise de fonction, qui provenait des grandes sociétés savantes et notamment de l'Académie des belles lettres sciences et arts. Certaines pièces sont prestigieuses puisque dans ce fonds figurent deux pièces du voyage de Bougainville, un tapa de Tahiti et une herminette de l'archipel des Sociétés.

Ce conservateur, Etienne Loppé, décide de constituer une importante série ethnographique provenant de tous les continents. Il ne se focalise pas sur un continent en particulier, mais il voit très large et son ambition est avant tout de faire de la propagande coloniale. Il le dit dans ses textes : « le musée est au service de son territoire ». Et le territoire portuaire a, à cette époque-là, quelques problèmes économiques. Donc il incite la population à aller investir dans les colonies. Le musée participe à ce projet là et constitue les collections de cette manière-là. Il mobilise son réseau de collectionneurs et profite de ses tournées médicales pour récupérer des pièces rapportées par des voyageurs locaux. Plusieurs objets d'Océanie et d'Afrique collectés entre 1850 et 1900 sont ainsi entrés en collection.



Et comme il a été dit à plusieurs reprises, ces objets sont essentiellement des souvenirs de voyage avec assez peu de documentation, voire aucune. Une autre pratique a consisté à échanger des pièces avec des musées, des marchands et des collectionneurs tels Stephen Chauvet. Les archives (correspondances) permettent de retracer le parcours des objets. C'est ainsi que nous avons pu retrouver il y a quelques temps un pièce de West Papua au musée de Boston. C'était une pratique courante dans les muséums qui, échangeaient des doublons. Cette pratique naturaliste, a été transposée aux collections ethnographiques.

Les informations à disposition aujourd'hui, sont liées à la constitution des collections. Les informations et la documentation propres au contexte de la collecte sont assez peu disponibles. De temps en temps, il nous arrive néanmoins d'avoir de bonnes surprises. Des familles reviennent nous voir car elles ont conservé soit des objets, soit même parfois des manuscrits. Cela nous est arrivé il y a trois ans sur une importante collection africaine.

Le projet du muséum, est intitulé « muséum 2020, un muséum de territoire ouvert sur les Ailleurs ». Comprenez bien qu'un muséum en Région est un muséum qui explore son territoire, en l'occurrence le littoral, l'océanique et les marais littoraux. Mais celui de La Rochelle porte aussi un regard très particulier sur une ville qui a toujours été intéressée par les Ailleurs. C'est une histoire qui remonte à l'époque médiéval avec les premiers contacts avec l'Europe du Nord, puis à l'époque moderne avec les échanges avec l'Amérique du Nord puis avec les Antilles et l'Afrique à travers la traite négrière. . A la fin du XIXe siècle et au débute du XXe siècle, les relations avec le continent africain vont s'intensifiées dans le cadre colonial. Le rapport à l'Océanie est différent. Mon collègue de Rochefort n'est pas là, mais j'ai l'habitude de lui dire, « la Rochelle s'est approprié le patrimoine rochefortais pour ce qui concerne l'Océanie » en récupérant des pièces conservées par des familles de voyageurs (des médecins, chirurgiens) de Rochefort. Autre point, c'est un muséum ouvert sur les sciences. Outil de diffusion de la culture scientifique, l'institution explore aussi bien les questions de méthodologie que d'histoire des sciences et de données issues de la recherche contemporaine . Cela concerne toute l'Histoire naturelle, mais je n'en parle pas aujourd'hui mais aussi tout le domaine des SHS et notamment de l'anthropologie culturelle. Pour ce dernier domaine, nous essayons de documenter les terrains de collecte. Mais, est-il encore possible de faire du terrain aujourd'hui dans un certain nombre de pays ? Comment cela se traduit matériellement ? Et c'est ce dont je vais vous parler.

Ce qui nous intéresse aussi, à l'échelle d'une petite ville comme La Rochelle, c'est de pouvoir expliquer et montrer l'évolution du regard, depuis l'époque coloniale jusqu'à aujourd'hui. Quel est le regard porté aujourd'hui par une ville comme La Rochelle sur les ailleurs ? Et puis, dernier point, ce qui nous intéresse, c'est de faire du lien entre ces collections historiques, de la première moitié du XXe siècle, et des collectes contemporaines puisque nous continuons à enrichir les collections.

Je ne vais pas revenir sur tout ce qui a été dit, puisque nous nous retrouvons totalement dans le travail qui est fait par les collègues. Donc, je vais aller très vite sur l'approche très classique des biographies des objets, biographies des donateurs, et nous sommes très intéressés par les notices existantes parce que cela nous évite de refaire le travail.

Dans ce cadre, nous achevons actuellement avec l'ethno-archéologue Hélène Guillot tout le travail autour des collections micronésiennes et polynésiennes, que nous allons publier je l'espère l'année prochaine, sous la forme d'un catalogue raisonné. Donc c'est un travail

relativement classique mais qui documente à la fois les provenances, ainsi que l'évolution de la culture matérielle depuis le XIXe siècle jusqu'à la moitié du XXe siècle.

Je souhaite vous présenter deux autres démarches en cours. Un premier exemple d'un programme qui s'achève en Indonésie et un travail que nous entamons avec un village Senufo de Côte d'Ivoire., Premier exemple en Indonésie. Nous avons l'habitude de travailler avec trois personnages, en quelque sorte. Les informateurs sur le terrain, l'ethnologue qui travaille sur place depuis plusieurs années, et puis bien sûr le conservateur, spécialiste de la culture matérielle, de sa conservation et de sa valorisation. Celui-ci établit le cahier des charges de la collecte en fonction des axes de son PSC. Au musée de La Rochelle, l'axe privilégié est celui de l'anthropologie de la Nature où comment les objets et le patrimoine immatériel rendent compte du rapport que les sociétés entretiennent avec le concept de Nature ; comment d'autres cultures vivent et classent la Nature. Cette démarche nous permet ainsi de faire un lien entre les collections de naturalia et les collections de sciences humaines. Et les objets ethnographiques sont une bonne matière pour pouvoir exposer et discuter avec les publics de ces questions-là.

La collecte d'objets indonésiens concerne deux rituels de danse appelés le Reog et le Jaranan pratiqué à Java central et qui font référence au tigre, au singe et au paon. Nous travaillons avec l'ethnologue Charles Illouz, professeur à l'Université de La Rochelle. Il coopère depuis de nombreuses années avec l'Université locale à Java pour analyser un certain nombre de rituels contemporains. Nous avons également associé des artistes et notamment un cinéaste indonésien..

Le principe est le suivant : on se met d'accord sur une collecte entre toutes les parties prenantes (ethnologue, informateurs, villageois, conservateur). Les populations nous indiquent ce qu'elles peuvent et souhaitent céder. Et pourquoi elles souhaitent la cession. Et nous documentons ensuite le rite de cession de ces objets après qu'ils aient été désacralisés par les acteurs ou le refus de céder un objet. Ainsi, nous documentons les objets en action lors du rituel qui est filmé. Puis nous documentons le protocole de cession. Nous avons besoin dans ce cadre, d'un médiateur de terrain, l'ethnologue, qui va pouvoir décrypter tout ce qui est en train de se jouer.

Ce programme s'achève. Les objets doivent bientôt arriver à La Rochelle. Nous avons eu des difficultés à les faire sortir car les autorités indonésiennes n'étaient pas au fait de la législation sur les CITES (commerce des espèces protégées). Or le tigre est une espèce de l'Annexe I de la convention de Washington. Nous avons dû rappeler aux autorités qu'elles ne pouvaient pas laisser sortir les objets sans délivrer ce document. Comme elles ne voulaient pas délivrer l'autorisation, nous en avons reparlé aux villageois et nous leur avons restitué une des pièces en peau de tigre qui va à nouveau réintégrer le rituel. Une fois à La Rochelle, les objets vont être inventoriés et documentés grâce à tout le matériel descriptif du terrain. Ils vont être exposés. Les informateurs seront invités à les voir dans leur nouveau contexte muséal. Parallèlement, nous allons lancer une nouvelle enquête ethnographique mais cette fois-ci au musée. Il s'agira d'analyser la manière dont les Rochelais s'approprient ce nouveau patrimoine. Ce programme qui s'achève a débuté en 2015. Cela prend donc du temps pour pouvoir réaliser de telles actions. Le deuxième projet, est autour du rituel du Poro des Senufo. Nous travaillons cette fois avec Marie Laurillard qui est une ethnologue qui a un terrain depuis 20 ans, 25 ans, dans un village senufo. Le programme prévoit de commencer par inviter son informateur qui est un initié du Poro afin qu'il documente un masque historique de ce rituel présenté dans une des galeries. , Nous souhaitons également



qu'il nous fasse partager son émotion patrimoniale face à cette relique sans costume exposée dans une vitrine, Cette fois-ci l'ethnologue réalise la première enquête au musée en interrogeant son informateur face à la vitrine. Des rencontres avec les publics permettent aussi d'expliquer le principe de la relique dans la vitrine. Les objets sont rarement intacts et entiers.

En même temps, , nous souhaitons pouvoir faire l'acquisition d'un masque actuel du Poro. Il ne se présente plus sous la même forme aujourd'hui. Et, il se trouve que les anciens du village ne veulent absolument pas que ce masque sorte. Cette donnée est particulièrement intéressante. Grâce à l'ethnologue, nous documentons ce fait de l'interdit de monstration du masque en dehors de l'initiation et dans un autre contexte comme le musée. Dans cette logique, nous prévoyons de monter une exposition dossier avec une vitrine vide témoin de l'absence. Cette démarche nous permettra de présenter aux publics la déontologie de la collecte et les limites de la mise en patrimoine de ce type d'objets. . La confrontation avec un patrimoine historique, dont on peut documenter l'acquisition et le contexte de collecte, et un patrimoine contemporain que l'on ne peut l'exposer, parce que les populations ne le souhaitent pas. Il s'agira d'expliquer les raisons des villageois et des initiés sans rien dévoiler du rituel qui est sacré et secret. Cette expérience aura aussi l'avantage de présenter les contraintes d'un terrain ethnographique et donc d'une méthodologie scientifique qui doit s'adapter en permanence. Enfin . nous demandons aux anthropologues avec lesquels nous travaillons de céder tout leur matériel de travail. C'est-à-dire leur bibliothèque, comme cela se faisait autrefois au XVIIIe et au XIXe siècle en tous cas dans nos collections, et les carnets de terrain. Pour ce deuxième programme, nous avons fait l'acquisition des films et des rushes ainsi que des carnets de terrain numérisés pour le moment. Cela nous permet de mieux appréhender la démarche de l'anthropologue et de documenter la science en train de se faire.

J'en termine, et puisque je suis la première représentante de la journée d'un musée de collectivité, pour signaler qu'il est extrêmement difficile de mener à bien le travail sur les collections et qui plus est de faire du terrain parce que bien que nos collectivités nous soutiennent beaucoup, cet aspect du travail ne constitue pas une priorité. En même temps, lorsque les conservateurs qui sont bien souvent les seuls scientifiques au sein d'une équipe, sont les directeurs d'un ou plusieurs musées, ils leur est difficile de consacrer du temps aux collections. Les équipes relativement réduites ne sont pas forcément armées pour cette mission. Donc il a été question de partenariats, de collaborations, de mutualisations, nous sommes très preneurs et tout ce qui a été évoqué ce matin me réjouit particulièrement. Les étudiants sont les bienvenus dans nos établissements, les chercheurs également. Nous travaillons avec le musée du Quai Branly par rapport aux bourses pour faire en sorte qu'il y ait des recherches sur les collections mutualisées avec les musées nationaux,.

Je vous remercie.